



**HAL**  
open science

## Passion et résurrection du cornique : lectures bretonnes

Erwan Hupel

► **To cite this version:**

Erwan Hupel. Passion et résurrection du cornique : lectures bretonnes. Bretagne/Cornouailles (britanniques) : quelles relations?, 2013, 979-10-92331-04-2. hal-04362391

**HAL Id: hal-04362391**

**<https://hal.science/hal-04362391v1>**

Submitted on 22 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

## PASSION ET RÉSURRECTION DU CORNIQUE : LECTURES BRETONNES

HUPEL Erwan (2013) « *Passion et résurrection du cornique : lectures bretonnes* », rencontres Bretagne/Monde anglophone, organisées par le CRBC Rennes et le CRBC Brest. Brest, 28-29 juin 2012. Thème des rencontres : « *Bretagne/Cornouailles (britanniques) : quelles relations ?* », actes parus sous la direction de Anne Goarzin et Jean-Yves Le Dizez, CRBC, Brest, pp. 35-50.

Il y a peu de place pour la Cornouailles dans la conscience interceltique bretonne. La proximité géographique, une même situation péninsulaire, la proche parenté de deux langues celtiques (le breton et le cornique) n'y font pas grand-chose. Les lectures bretonnes de l'identité cornouaillaise (avec la langue en pierre d'angle) cherchent davantage une communauté de destin qu'une communauté d'origine.

Car s'il y a dans l'interceltisme une quête des semblables, voire des repères (tels, bien sûr, le « mythe » irlandais), le destin singulier du cornique n'apparaît d'abord aux Bretons que dans le cadre plus général du romantisme ; destinée rappelée plus tard au bon souvenir des « Armoriciens » par le hasard des rencontres interceltiques, la « parabole » du cornique comme on l'entend en Bretagne propose un modèle de résonance plutôt qu'un modèle de référence.

Ceci étant dit, l'histoire du cornique (qui commence par la fin) intéresse les Bretons. D'abord pour son caractère d'expérience moderne d'extinction d'une langue. Motif romantique qui n'est pas sans faire écho à une certaine poétique des ruines et à la conception apocalyptique de l'histoire qui s'impose alors, « l'air [n'est-il pas] plein du frisson des choses qui s'enfuient<sup>1</sup> » ? Mais cette histoire est également un prototype, faisant écho à cette idée d'être en présence de ceux que Souvestre appellera *Les Derniers Bretons*. Avec, au-delà d'une rhétorique eschatologique commune, les éléments d'une mise en scène de la disparition du cornique qui vont inspirer linguistes, collecteurs et littérateurs bretons. On ne craint pas encore de « ...rater une rencontre avec l'autre<sup>2</sup> » mais on souhaite tout du moins ne pas rater les derniers instants de l'autre.

L'autre chapitre marquant de cette histoire intéresse les lecteurs bretons comme une déclinaison locale des phénomènes de renaissance identitaire. Phénomènes apparus à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les sociétés européennes minoritaires révélées à elles-mêmes par la vague romantique.

<sup>1</sup> Charles BAUDELAIRE, « Le crépuscule du matin », *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et Debroise, 1857, p. 159.

<sup>2</sup> Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO, rapporté par Christine ROUSSEAU, « Le Clézio, la littérature est un levier puissant », *Le Monde*, le 6 octobre 2009.

Vue de Bretagne, la chose serait insignifiante (au regard du succès d'autres mouvements minoritaires, bientôt érigés en exemples à suivre), si ce n'est qu'il s'agit ici d'une renaissance au sens propre, alors que la langue cornique peut être considérée comme complètement éteinte au XIX<sup>e</sup> siècle.

Un nouveau mouvement littéraire et linguistique breton trouve alors quelque résonance dans l'expérience de ces pionniers d'après l'apocalypse et la forte conviction qui est la leur devant une situation autrement plus critique que celle de la langue bretonne.

Les lectures bretonnes ne semblent ainsi retenir que deux points d'orgue dans l'histoire du cornique. Sa disparition qui justifie une conception évolutionniste de l'Histoire. Il s'agit d'imposer l'idée d'un processus qu'on veut présenter comme naturel : ici l'avènement d'une forme unique d'État moderne<sup>3</sup>, nécessairement monolingue.

Sa renaissance qui doit, elle, illustrer la possibilité d'une alternative. Le modèle du pionnier répond à celui du dernier et autorise un droit d'inventaire (voir le refus pur et simple) d'un héritage linguistique et sociolinguistique complexe.

L'objet de cet article est de mettre en lumière les lectures bretonnes de la disparition du cornique, puis de présenter les résonances trouvées en Bretagne dans la renaissance du cornique à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin proposerons-nous une analyse de cette supposée caractéristique crépusculaire des civilisations celtiques et des réactions « renaissantistes » qu'elle engendre. N'y a-t-il pas là le sentiment d'une essence et, de ce fait, un carcan ?

### **Dolly Pentreath en archétype crépusculaire**

Dolly Pentreath est cette marchande de poisson qui vivait à Mousehole, près de Penzance. Baptisée en 1692, morte en 1777 et érigée en dernière locutrice du cornique. Mais Dolly Pentreath est avant tout une « femme-récit<sup>4</sup> » dont l'histoire de vie va illustrer le *crépuscule celtique*.

La disparition de Dolly Pentreath prend toute sa dimension dans l'attrait européen pour les antiquités celtiques inauguré avec le succès des poésies d'Ossian et vient illustrer la mise en place du paradigme des derniers<sup>5</sup>. Devenue « ...un individu-monde<sup>6</sup> », réduite à l'extinction incarnée

<sup>3</sup> François HARTOG, Jacques REVEL, « Avant-propos », dans F. Hartog, J. Revel (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, EHESS, 2001, p. 8.

<sup>4</sup> Tzvetan TODOROV, *Poétique de la prose (choix) suivi de Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Seuil, 1980, 192 p.

<sup>5</sup> Daniel FABRE, « Les savoirs des différences - Histoire et sciences des moeurs en Europe (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », *Histoire des Savoirs*, K. Chemla (dir.), Paris, CNRS, 2007, p. 66.

<sup>6</sup> D. FABRE, « Chinoiserie des Lumières, Variations sur l'individu-monde », *L'Homme*, n° 185-186, janvier-juin

d'une langue, Dolly Pentreath démontre par l'exemple la rhétorique crépusculaire en même temps qu'elle presse les collecteurs au chevet d'une civilisation agonisante et de ses derniers représentants.

Dolly Pentreath est pourtant moins l'incarnation réelle de cette figure du dernier (déjà révélée par Montesquieu ou Chateaubriand) que sa déclinaison dans l'imaginaire « local ». Personnage littéraire, dénué de psychologie et réduit tout entier à sa destinée, c'est un personnage de conte promis à un certain succès outre-Manche, avec, pour le lecteur breton, la question des perspectives : doit-il participer à la collecte des derniers fragments d'un patrimoine en danger ? Se faire chroniqueur de la déchéance culturelle, voire envisager le destin du dernier pour son propre... « conte » ?

### *À la recherche du dernier*

Il n'entre pas dans notre propos d'identifier l'ensemble des collecteurs qui se sont penchés sur une Bretagne, « monde relique », depuis deux siècles, d'autant que l'esprit, les motivations et les méthodes diffèrent et évoluent au cours de la période. Retenons deux exemples qui illustrent particulièrement cet attrait pour la figure du dernier :

D'abord la mise en scène par Anatole Le Braz et Charles Le Goffic de ce qui devait être la fin d'un art populaire avec la représentation du dernier mystère breton en août 1898, à Ploujean, près de Morlaix. Quelques paysans jouèrent la *Vie de Saint Gwenolé* devant un public de citadins qui allaient les accabler de sifflets. La conclusion revenait à Le Braz :

«...pour prolonger l'existence du théâtre breton, il faudrait pouvoir prolonger l'état social qui, jusqu'en ces derniers temps et malgré toutes les oppositions coalisées, l'a fait vivre...le théâtre breton, c'est le théâtre du moyen âge perpétué en Bretagne par des populations encore toutes imprégnées de l'esprit du moyen âge<sup>7</sup>. »

En fait de crépuscule, on a ici affaire à un crépuscule « de III<sup>e</sup> République ». Loin de toute mystique romantique, le format théâtral permet de convoquer le ban et l'arrière-ban et de mettre en scène devant le plus grand nombre cette disparition du Mystère et avec lui ces populations « ... toutes imprégnées de l'esprit du moyen âge ». Le chroniqueur (Le Braz) s'offre de prononcer l'oraison funèbre et assure sa postérité.

Autre exemple avec la rencontre entre Clémence Le Berre du village de Kermoisan, à Bats-sur-Mer à l'été 1925 et l'abbé François Cadic, fondateur de *La Paroisse bretonne de Paris*. Cadic tire de cette rencontre un article intitulé « La dernière bretonnante de la presqu'île guérandaise »,

---

2008, p. 278.

<sup>7</sup> Anatole LE BRAZ, *Le théâtre celtique*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, p. 511.

publié l'année suivante dans *La Paroisse bretonne de Paris (numéro de juillet-août 1926)*. Son article compare explicitement le sort de Clémence Le Berre à celui de Dolly Pentreath.

« Semblable à la Cornouaillaise d'Angleterre de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Clémence Le Berre est la gardienne du Feu sacré. Avec elle s'éteindra la flamme vacillante. Aussi ce n'est pas sans émotion que je prends congé d'elle<sup>8</sup>. »

Il y eut d'autres mystères représentés après celui de Ploujean et Clémence Le Berre ne fut pas la dernière bretonnante de la presqu'île guérandaise. On pourrait décliner le motif à l'envi et conclure que les figures des derniers passent et ne sont, comme Dolly Pentreath, pas autre chose que des figures. Demeurent les chroniqueurs : De La Villemarqué, Souvestre, Luzel, Le Braz (« l'embaumeur de la Bretagne »), Cadic... La postérité est promise à celui qui entendra la parole du dernier<sup>9</sup>, et la chose n'est peut-être pas sans expliquer la profusion galopante de ces « derniers » qui n'en sont pas vraiment. Ces collecteurs (et leurs lecteurs) qui se tiennent entre les deux mondes préfigurent ainsi la crise d'identité de ces sociétés qui, incapables de conclure leur crépuscule, deviendront minoritaires. Ainsi, pour expliquer le succès rencontré par Émile Souvestre dans la société Victorienne, Jean-Yves le Disez parle d'une « fascination (mêlée d'inquiétude) pour les origines, qui se traduit par une celtomanie rampante... » ainsi que d'une fascination « ...doublée de nostalgie et de culpabilité [...] pour le monde rural et paysan<sup>10</sup> ».

Fañch Postic rappelle lui que l'abbé Cadic officie, lorsqu'il écrit cet article sur Clémence Le Berre, à Paris où il prône le port du costume et le maintien de la langue bretonne. D'où cette mise en abyme de la parabole du dernier : Dolly Pentreath dernière locutrice du cornique illustre le destin de Clémence Le Berre dernière bretonnante de la presqu'île guérandaise dont l'histoire renvoie à celle de l'abbé Cadic lui-même, qui se pose en quelque sorte en « dernier breton ».

### ***Être le dernier...***

Ce « paradigme des derniers » s'incarne aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en une rencontre *in extremis* entre deux mondes. Par cette rencontre la civilisation jugée moderne intègre à son patrimoine les reliques de la civilisation déclinante. L'extinction de cette civilisation doit alors sous-entendre l'entrée pleine et entière de la société dans l'ère moderne.

Mais l'extinction d'un dernier pensé comme personnage « immaculé » demeure un schéma théorique. Dans les faits, les deux mondes cohabitent et s'interpénètrent avec des fortunes et à des

<sup>8</sup> Fañch POSTIC, « La “ dernière ” bretonnante de la presqu'île guérandaise », *Lengvas*, n° 61, 2007, p. 108.

<sup>9</sup> Philippe MARTEL, « Le dernier des félibres ? », *Lengvas*, n° 61, 2007, p. 17.

<sup>10</sup> Jean-Yves LE DISEZ, « Souvestre le Victorien », dans Bärbel Plötner-Le Lay (dir.), *Émile Souvestre, 1806-1854, écrivain breton et saint-simonien*, Morlaix, Skol Vreizh, p. 73.

degrés divers. Les civilisations crépusculaires n'en finissent plus d'agoniser, tandis qu'elles se modernisent, qu'elles prennent conscience d'elles-mêmes et de leur déclin annoncé.

Ainsi Mistral « ...songe avec envie au pâtre des Alpes, qui le dernier sauvera quelques mots de provençal ; à la grandeur représentative de cet homme, dernier reflet d'un passé de lumière, à l'admiration des foules qui sans doute, l'iront contempler<sup>11</sup> ».

Ainsi Per-Jakez Hélias qui, lui, convoque la figure de Dolly Pentreath dans un poème paru en 1974 dans le recueil *Ar Mên Du* et intitulé *Kanenn Dolly Pentreath/La Chanson de Dolly Pentreath*. Si la chanson est celle de Dolly Pentreath c'est bien Per-Jakez Hélias qui parle<sup>12</sup> et qui converse de « dernier à dernier » avec Dolly Pentreath.

« Dolly Pentreath, il est grand temps  
De laisser aller ce qu'on aime  
Le monde a changé son odeur  
Ou notre odeur changé de monde<sup>13</sup> »

Là encore s'impose cette conception évolutionniste de l'Histoire, « ...on constate un poème résigné, un parti-pris d'accepter le monde moderne : “ il est grand temps de laisser aller ce qu'on aime ”<sup>14</sup> ». Sans doute y a-t-il alors un certain prestige à s'imaginer en « Dernier des Mohicans », mais on ne peut réduire la démarche de Per-Jakez Hélias à une coquetterie d'écrivain régionaliste. Avec cette nouvelle variation autour du personnage Dolly Pentreath, Per-Jakez Hélias réinvente son propre parcours et se présente en « individu-sanctuaire » devant la déliquescence d'une civilisation :

« Je suis dans mon pays, je n'ai pas bougé, moi, absolument pas. Je continue, sous le même ciel, devant le même océan etc. Mais c'est la vie humaine autour, et même le paysage qui s'éloignent de moi, qui en réalité s'adultèrent, tandis que j'ai l'impression de continuer avec ma puissance vitale ordinaire et mon être individuel<sup>15</sup>. »

Per-Jakez Hélias et Dolly Pentreath constatent résignés la trahison du Monde. Dans ce poème (rangé avec la totalité de son œuvre poétique sous le titre *D'un autre monde*), c'est le pays qui sent puis qui sentait, ce sont les gens qui regardent puis regardaient, c'est enfin la langue qui chante puis qui chantait et dont la « ...voix s'éloigne ». En se réfugiant derrière la figure de Dolly Pentreath, Per-Jakez Hélias fait l'économie d'une réflexion sur sa propre identité en tant qu'individu et écrivain. Officiant dans la première partie de son existence en langue bretonne, Per-Jakez Hélias brûle ici ses derniers vaisseaux et peut désormais se poser en écrivain de langue

<sup>11</sup> Sully-André PEYRE, *Frédéric Mistral*, Paris, Seghers, 1959, p. 88.

<sup>12</sup> Thierry GLON, *Pierre-Jakez Hélias et la Bretagne perdue*, Rennes, PUR, 1998, p. 41.

<sup>13</sup> Per-Jakez HÉLIAS, *Ar Mên Du*, Brest, Brud Nevez, 1974, p. 127.

<sup>14</sup> T. GLON, *op. cit.*, p. 41-42.

<sup>15</sup> P.-J. HÉLIAS rapporté par SKOL VREIZH, « IV – Rencontre avec P.J. Hélias », *Per-Jakez Hélias*, Morlaix, Skol Vreizh, p. 30.

française, dans une démarche contraire à celle de « Frankétienne, de Haïti, [qui lui] raconte qu'avant d'oser une phrase en langue créole, il avait dû brûler ses manuscrits en langue française au cours d'un petit exorcisme<sup>16</sup> ». La chose n'était d'ailleurs peut-être pas désintéressée, si on doit croire l'analyse de Fañch Broudic :

« ...il n'y a plus pour Hélias (et pour les autres) qu'un public restreint comme écrivain de langue bretonne, alors qu'il en a un, bien plus large, comme écrivain de langue française. Il suffit de comparer le tirage du *Cheval d'orgueil* à celui de *Marh al lorh* : plus d'un million d'exemplaires pour l'un, quelques centaines pour l'autre<sup>17</sup>. »

Entendre le dernier, voire être le dernier, c'est accepter le sens de l'Histoire et sa « marche » sur la civilisation de son enfance qui n'est déjà plus vraiment la sienne. La légende veut que les derniers mots de Dolly Pentreath aient été « *Me ne vidn cewsel Sawznek*<sup>18</sup> ». Rejoindre Dolly Pentreath et le mouvement des derniers c'est donc en quelque sorte rejoindre, à peu de frais, Cambronne à Waterloo (dans la conception hugolienne de l'événement). Pourtant, loin d'être une conclusion, la parabole de Dolly Pentreath induit la question des lendemains de bataille et des perspectives d'après le crépuscule.

## Les pionniers après l'apocalypse

C'est en Bretagne, à Lesneven, qu'Henry Jenner, venu participer au Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne<sup>19</sup> en 1903, a, semble-t-il, prononcé le premier discours public en cornique depuis l'extinction de la langue survenue au cours du siècle précédent. Le journal *Kroaz ar Vretoned*<sup>20</sup> ne note pas qu'il s'agit d'une renaissance et ne retient de cette visite qu'une image interceltique :

« *Tennet e oa ar sellou gant an otru Jenner, eun den mentet-dreist ; eur breton eo euz Breiz Tramor hag a oa deut a ratoz evit rei d'ar Vretoned eun testeni a gengarante.*

Les regards étaient tournés vers Monsieur Jenner, un homme de très grande taille : c'est un breton de Bretagne Outre-Mer venu spécialement pour donner aux Bretons un témoignage d'affection mutuelle<sup>21</sup>. »

Il faut attendre d'une part le développement du mouvement « renaissantiste » en

---

<sup>16</sup> Patrick CHAMOISEAU, *Écrire en pays dominé*, Paris, Folio, 2<sup>e</sup> édition, 2002, p. 276.

<sup>17</sup> Fañch BROUDIC, « L'évolution sociolinguistique de la Basse-Bretagne et l'évolution personnelle de P.-J. Hélias par rapport à la langue bretonne : parallélisme ou divergence ? », dans J.-L. Le Cam (dir.), *Hélias et les siens*, Brest, CRBC, 2001, p. 137.

<sup>18</sup> Moi je ne veux pas parler Anglais.

<sup>19</sup> A.S.D. SMITH, *The story of the cornish language*, Cambrone, Cambrone printing and stationery co., 1947, p. 13.

<sup>20</sup> La Croix des Bretons.

<sup>21</sup> KROAZ AR VRETONED, « GOUELIU AR BREZONEK », *Kroaz ar Vretoned*, le 20/09/1903, p. 1

Cornouailles et d'autre part l'évolution du mouvement breton vers un nationalisme linguistique plus radical pour que cette résurrection du cornique trouve un certain écho dans la société militante bretonne. Le travail de relais et de compte-rendu réalisé par les revues porte cette résonance. La revue *Gwalarn*<sup>22</sup>, créée en 1925 et dirigée par Roparz Hemon, s'applique à faire état dans ses colonnes du développement des cultures et littératures émergentes.

Ainsi sont convoqués la *Renaixença* Catalane ou encore les Universités Populaires danoises comme autant de modèles d'inspiration. Plus modeste, la publicité faite aux défenseurs du cornique note surtout leur abnégation :

« *Dudius tre eo heulia strivadennou Kerne-Veuriz da addeski o yez kollet, ha zoken da sevel eul lennegez enni.*

C'est très intéressant de suivre les efforts des Cornouaillais pour réapprendre leur langue perdue et même bâtir une littérature en cette langue<sup>23</sup>. »

Régulièrement, Roparz Hemon entretient ses lecteurs des avancées du mouvement cornique et des publications survenues en cette langue. Alors que de l'autre côté de la Manche, la revue *Kernow* rend compte des publications de *Gwalarn*<sup>24</sup>. En 1935, elle publie le courrier d'un jeune Breton, écrit en breton (et proposé avec la traduction en cornique). Celui-ci les félicite de leur travail et veut voir une communauté de vues entre le travail de *Gwalarn* (qui n'est pas nommé mais qu'on devine) et celui de *Kernow* :

« *Breman ez eus tud desket a ra bepred gant ar brezoneg en tu-man eus ar mor. E kenver buez ar yez ez eo an dra pouezusa (sic) a vefe c'houarvezet en amzeriou-man. Rak e varve an arvorieg "etre ar c'hraou-moc'h hag ar c'hraou-dened". "KERNOW" a zo talvoudus d'in dre ma ra gant ar c'herneweg. Ahendall ne rafen van ebet outi.*

Il y a maintenant des gens instruits qui utilisent tout le temps le breton de ce côté de la mer. C'est la chose la plus importante s'agissant de la vie de la langue qui soit arrivée ces temps-ci. Car l'armoricaïn mourrait "entre la soue et la bergerie". "KERNOW" m'est utile parce qu'il est écrit en cornique. Autrement je n'en aurais rien à faire<sup>25</sup>. »

Cette chronique, qui émanait peut-être d'un « gwalarniste » (la lettre n'est pas signée), renvoie évidemment à la rhétorique développée par *Gwalarn* dans son « Premier et dernier manifeste en langue française » et son appel à l'élite dans une tentative « ...faite pour mettre "à la page" la Bretagne celtique, par d'autres moyens que sa destruction<sup>26</sup>. »

Le changement de paradigme est flagrant. Le déclin n'émerveille plus, on ne mentionne plus d'incarnation romantique des derniers mais on noirci le trait de leur déchéance qui intervient

<sup>22</sup> Noroît.

<sup>23</sup> GWALARN, « Levriou Nevez », *Gwalarn*, n° 13, Genver 1936, p. 86.

<sup>24</sup> KERNOW, « Gwalarn », *Kernow*, Metheven 1934, p. 8.

<sup>25</sup> ANONYME, « lyther bretonek », *Kernow*, Whevrer 1935, p. 10.

<sup>26</sup> Olier MORDREL et Roparz HEMON, « Premier et dernier manifeste de GWALARN en langue française », *Gwalarn*, n° 1, Meurz 1925, p. 1.



quelque part, « entre la soue et la bergerie ». Certes le regard reste sévère sur cette Bretagne qu'on juge toujours arriérée et l'avenir est ici aussi lié à l'instruction ; mais cette instruction est désormais présentée comme compatible avec l'utilisation de la langue déclinante. Plus encore, la langue est placée au cœur de l'identité.

Ce paradigme, que nous nommerons paradigme des pionniers et qui s'installe avec *Gwalarn* propose « un état d'esprit nouveau<sup>27</sup> » qui oppose à la culture crépusculaire la recherche d'une sorte d'« horizon onirique<sup>28</sup> » et qui trouve quelques résonances dans l'aventure cornique, à commencer par « *the dominant Revivalist assumption that the Cornish language is itself the principal symbol of Cornish identity*<sup>29</sup> ». Henry Jenner estime d'ailleurs que pour le Cornouaillais la langue de Cornouailles est « *the outward and audible sign of his nationality*<sup>30</sup> », A.S.D. Smith, disciple de Jenner estime quant à lui que la Cornouailles ne serait qu'un comté anglais sans le cornique<sup>31</sup>.

À la figure du dernier on oppose celle du père fondateur : Henry Jenner, considéré comme « *Father of the Cornish Revival*<sup>32</sup> » en Cornouailles, Frañsez Vallée, « *Tad ar Yez*<sup>33</sup> » en Bretagne. Il n'y a plus de place pour Dolly Pentreath dans cette nouvelle lecture de l'Histoire du cornique, si ce n'est comme épouvantail, agité épisodiquement pour protester du recul de la langue bretonne. Ainsi Arzel Even s'interroge dans un article paru en 1955 dans la revue *Hor Yezh*<sup>34</sup> : « *Ha mervel a ray ar brezhoneg*<sup>35</sup> ? »

« *A-benn hanter-kant vloaz e vo an traoù e Breizh evel ma oant e Kernev-Veur en XVIIIvet kantved : ar galleg a vo yezh pemdeziek an holl, nemet e vo un toullad tud kozh-kozh barrek da sakreal ha da ganañ traoù lous e brezhoneg pa vint mezv. Hag a-raok ur c'hantved e vo douaret honn Dolly Pentreath [...].*

D'ici cinquante ans la situation en Bretagne sera celle de la Cornouailles au XVIII<sup>e</sup> siècle : le français sera la langue quotidienne de tous mais on trouvera quelques personnes très âgées capables de jurer et de chanter des cochonneries en breton quand elles seront saoules. Et avant un siècle on aura enterré notre Dolly Pentreath<sup>36</sup>. »

#### La perspective du dernier demeure ; et les mouvements de rupture (qui seront plus nuancés

<sup>27</sup> Francis FAVEREAU, *Anthologie de la littérature bretonne au XX<sup>e</sup> siècle*, t. 2, Morlaix, Skol Vreizh, 2003, p. 248.

<sup>28</sup> Jacques LE GOFF, *Pour un autre Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 280.

<sup>29</sup> La supposition « renaissantiste » dominante qui veut que la langue de Cornouailles soit elle-même le symbole principal de l'identité cornouaillaise. Philip PAYTON, « Identity, Ideology and Language in modern Cornwall », in H.L.C. Tristram (dir.), *Celtic Literature and Culture in the Twentieth Century*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1997, p. 104.

<sup>30</sup> Le signe extérieur et audible de sa nationalité. Henry JENNER cité par Philip PAYTON, *op. cit.*, p. 104.

<sup>31</sup> A.S.D. SMITH, *op. cit.*, p. 20.

<sup>32</sup> Le Père de la renaissance du cornique.

<sup>33</sup> Le Père de la Langue.

<sup>34</sup> Notre Langue.

<sup>35</sup> Le breton va-t-il mourir ?

<sup>36</sup> Arzel EVEN « *Ha mervel a ray ar brezhoneg ?* », *Hor Yezh*, n° 5, 1<sup>er</sup> trim. 1955, p. 4.

par la suite d'ailleurs) s'inscrivent à l'intérieur de cette perspective. Le recul des langues celtiques (jusqu'à l'extinction en Cornouailles) est certes une réalité concrète mais plus encore : elle est pensée comme une destinée.

### **Le dernier, sa cabane,... ses murs ?**

Découvertes (construites ?) au XVIII<sup>e</sup> siècle, les civilisations crépusculaires apparaissent comme pendantes de la révolution des lumières. Leur disparition allait dans le « sens de l'Histoire » et donc vers le progrès, aussi leur invention participait d'un certain essentialisme et tenait avant tout de la stigmatisation.

### ***Une essence crépusculaire***

Le motif de la cabane est un de ces stigmates récurrents infligés aux derniers : « Aujourd'hui le bas-breton, le basque, le gaélique, meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs<sup>37</sup> » affirme Chateaubriand. Plus empathique, Yeats rappelle qu'« [u]n bon nombre des histoires de ce livre [lui] fut conté par un certain Paddy Flynn, petit vieillard à l'œil vif qui vivait dans une cabane à une seule pièce et au toit percé, dans le village de B allisodare...<sup>38</sup> ». Et Daines Barrington, dans sa relation de sa rencontre avec Dolly Pentreath, n'échappe pas lui non plus à la figure de la cabane.

La consécration du personnage de Dolly Pentreath comme dernière locutrice du cornique illustre parfaitement cette esthétique. Surtout au regard des autres « concurrents » en lice.

William Bodener autre habitant de Mousehole mort en 1789 (soit 12 ans après Dolly Pentreath), avait écrit une lettre en anglais et en cornique à Daines Barrington en 1776. Il faisait état de quatre ou cinq vieillards qui comme lui parlaient encore cornique<sup>39</sup>. Dolly Pentreath n'était donc pas véritablement la dernière. Mais, sans doute parce que la démarche de Bodener trahissait son niveau d'éducation - il était capable d'écrire (et en deux langues !), ce qui ne cadrait guère avec les canons esthétiques du modèle romantique « crépusculaire » - il n'a pas supplanté la marchande de poisson de Mousehole dans les esprits.

Nicholas Boson est lui un personnage un peu antérieur à Dolly Pentreath, mais son

---

<sup>37</sup> FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, première partie, livre septième, chapitre 10, disponible sur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1013503/f86>, site consulté le 16/01/2013, p. 86.

<sup>38</sup> William Butler YEATS, Jacqueline GENET (trad.), *Le crépuscule celtique*, Lille, PU Lille, 1982, p. 29.

<sup>39</sup> A.S.D. SMITH, *op. cit.*, p. 10.

expérience malmène plus encore la légende « officielle ». Auteur du *Nebbaz gerriau dro tho Carnoack*<sup>40</sup> paru en 1700, il explique que sa mère interdisait aux serviteurs de lui parler autre chose que l'anglais, mais qu'il a tout de même appris le cornique et l'a, par la suite, transmis à d'autres<sup>41</sup>.

Ces deux personnages et quelques autres « derniers » n'eurent pas les honneurs de l'Histoire au regard de la célébrité acquise par Dolly Pentreath (c'est Louis-Lucien Bonaparte, un neveu de Napoléon, qui fit ériger un monument en son honneur) comme autant de contre-exemples écartés car en inadéquation avec la rhétorique crépusculaire. Mais le schéma va évoluer : stigmates d'une civilisation déclinante promise à l'extinction par l'avènement du règne des Lumières, les marques du crépuscule vont peu à peu devenir marques identitaires. Les stigmates du dernier devenant gages d'authenticité, puis symboles du clan.

Yeats présente son *crépuscule celtique* comme un recueil des récits qu'il a entendus des fermiers, des pêcheurs et des servantes de son pays d'enfance<sup>42</sup>. En Bretagne, les collecteurs s'appliquent à exhiber quelques figures « authentiques ». Ainsi, nombre de *gwerz* sont présentées « entendues auprès de mendiants » (si elles sont vieilles et aveugles c'est encore mieux) alors qu'on « cache » les intermédiaires culturels (collecteurs, re-lecteurs...) tel l'abbé Jean-Guillaume Henri (1803-1880), d'ailleurs considéré comme l'« éminence grise » de Théodore Hersart de La Villemarqué.

Aussi comment ne pas rapprocher la figure de Dolly Pentreath de celle de Marc'harid Fulup, cette mendiant auprès de laquelle François-Marie Luzel puis Anatole Le Braz collecteront de nombreux textes ? Hélias lui-même, en « Dernier Breton<sup>43</sup> », moquait les gens des villes, les « intellectuels<sup>44</sup> », et a toujours pris soin, bien qu'intellectuel lui-même, d'entretenir son « costume » d'homme du peuple.

### ***Le crépuscule : une négation des possibles***

Depuis les premiers antiquaires, collecteurs, puis écrivains tels Per-Jakez Hélias et d'autres encore après lui, on trouve une forme de séduction devant l'idée d'être les derniers représentants

---

<sup>40</sup> Quelques mots à propos du cornique.

<sup>41</sup> Brian MURDOCH, *Cornish literature*, Cambridge, D.S. Brewer, 1993, p. 131.

<sup>42</sup> W. B. YEATS, *op. cit.*, p. 29.

<sup>43</sup> Mannaig THOMAS, *Pierre-Jakez Hélias et le Cheval d'orgueil*, Brest, Emgleo Breiz, 2010, p. 323.

<sup>44</sup> F. FAVEREAU, « Pierre-Jakez Hélias : Quel contentieux ! Quel consensus ? », dans F. Favereau (dir.), *Pierre-Jakez Hélias bigouden universel*, Rennes, PUR, 2001, p. 11.

d'un monde mais également une meurtrissure latente devant cette incapacité à proposer la rupture avec ce qui est devenue une essence. Plus de deux cents ans après la disparition de Dolly Pentreath, les murs de la cabane sont toujours debout et avec eux la perspective de l'extinction.

Car loin d'être un mouvement spontané, le phénomène des pionniers, Henry Jenner en Cornouailles, les écrivains de *Gwalarn* en Bretagne, est une conséquence du paradigme des derniers. La rupture prônée par Roparz Hemon était d'abord une rupture avec cette idée d'une loi naturelle conduisant à la disparition de la langue bretonne:

« [...] *Yez ar bobl a zegemeromp. N'eo ket d'en em chala gant lezennou yez ar bobl. Rak hervez ar lezennou-se, ez eo barnet ar brezoneg ha Breiz da vervel.*

[...] Nous acceptons la langue populaire sans nous soucier de ses lois. Car selon ces lois, la Bretagne et la langue bretonne sont condamnées à disparaître<sup>45</sup> ».

En Cornouailles, Henry Jenner retrouve, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques personnes, notamment en la paroisse de Saint Paul, qui montraient une connaissance parcellaire du cornique (maîtrisant encore la numération, et pouvant donner quelques mots voire même quelques phrases), lui permettant ainsi d'affirmer « *There has never been a time when there has been no person in Cornwall without a knowledge of the Cornish language...* » et éloigner l'ombre de la figure du dernier.

Le caractère singulier du parcours de la poétesse Trégorroise Anjela Duval illustre parfaitement la persistance de cette essence crépusculaire et les difficultés à en sortir. « Cette femme qui pendant le jour cultive la terre de sa petite ferme, Traoñ an Dour, et qui le soir sort ses cahiers et écrit des poèmes<sup>46</sup> », présente tous les caractères d'une Dolly Pentreath bretonne.

Elle écrit pourtant ses poèmes en breton et les publie dans des revues militantes, elle soutiendra les projets d'enseignement du breton à l'école et les premières écoles *Diwan* et apportera même son soutien à la mouvance nationaliste bretonne la plus radicale. Dans une lettre adressée à Per-Jakez Hélias à propos de l'émission de télévision « *Breizh o vevañ*<sup>47</sup> » qui lui était consacrée, elle refuse cette résignation devant le destin de la langue bretonne.

« *Kalet am boa kavet memes tra klevet ac'hanoc'h o lavarout terminé: ya ur maread amzer zo kloz pe war glozañ. Met me am eus spi e tiwano c'hoazh traou kaer e Breizh. Traou nevez diwar ar*

<sup>45</sup> Roparz HEMON, *Eur Breizad oc'h adkavout Breiz*, Brest, Moulerez 4, straed Ar C'hastell, 1931, p. 219.

<sup>46</sup> MIGNONED ANJELA, « Anjela Duval (1905-1981) », *Anjela Duval – Oberenn glok*, disponible sur <http://www.breizh.net/anjela/index.php>, site consulté le 15/01/2013.

<sup>47</sup> La Bretagne vivante.

*gwriziou kozh.*

J'ai quand même trouvé dur de vous entendre dire terminé : oui une époque se termine, ou est sur le point de se terminer. Mais j'espère que de belles choses apparaîtront encore en Bretagne. De nouvelles choses tirées des vieilles racines<sup>48</sup> ».

Anjela Duval refusant les atours de Dolly Pentreath aura pourtant elle aussi son monument. Exemple à suivre pour les uns, les critiques les plus sévères y voient plutôt une exception devant confirmer la règle et insistent sur son caractère atypique et sa vision qui irait à l'encontre d'une sorte d'ordre naturel établi légitime. Marcel Diouris estime qu'« elle cherche un identitaire collectif auquel elle puisse s'apparenter. [et que] Ceci la conduit à rêver d'un ordre nouveau<sup>49</sup> pour la Bretagne<sup>50</sup> ».

La démarche d'Anjela Duval participe pourtant du tremblement de la frontière entre partisans d'un essentialisme crépusculaire et promoteurs de la renaissance.

\*

\*

\*

La « réduction » de l'extinction du cornique à un conte a pu permettre d'aménager le déclin des mondes celtiques. Le mythe du crépuscule celtique, dont participe le conte de Dolly Pentreath n'explique pas le monde, il le constate et impose un ordre des choses qu'on veut présenter comme naturel.

Les phénomènes « renaissantistes » s'inscrivent comme autant de réactions à ce mythe sans parvenir véritablement à l'éradiquer. Paradoxalement, si statistiquement la Bretagne n'a jamais été aussi proche d'enterrer « sa » Dolly Pentreath, la figure n'est plus en vogue. La réapparition du cornique, démontrant qu'une extinction n'empêchait pas une renaissance (aussi discutable et imparfaite soit-elle) a sans doute contribué à remettre en cause cette culture du crépuscule et à ranger Dolly Pentreath dans le magasin aux accessoires du romantisme éternel.

À l'inverse, la survivance de la civilisation traditionnelle en Bretagne a heureusement contenu les excès des mouvements « renaissantistes » en les éloignant de la tentation de la table rase.

---

<sup>48</sup> Anjela DUVAL, lettre du 3/10/1972 adressée à Jakez Hélias en 1972 (archives Hélias CRBC, UBO, Brest, réf : PJH1 C25), citée par Marcel DIOURIS, *Anjela Duval, une histoire de deuils impossibles*, Master 1 de Celtique, UBO, 2009, p. 142.

<sup>49</sup> Les mots ont un sens et une histoire, on peut difficilement compter comme neutre l'expression « ordre nouveau » qui revient plusieurs fois sous la plume de Marcel Diouris. Le rapprochement ici sous-entendu participe aussi de cette contestation de la démarche d'Anjela Duval.

<sup>50</sup> M. DIOURIS, *op. cit.*, p. 115.

Autour de cette ligne de tension (ligne de faille identitaire diront certains) existe un désir réel de langue. Toutes proportions et spécificités gardées, breton et cornique deviennent peu à peu, au-delà de leur existence propre, des ornements identitaires. Chaque communauté a (re)trouvé avec sa langue un symbole, l'Histoire dira pour chacune si elle souhaite la retrouver ou la préserver comme outil de communication. Peut-être sont-ce les Cornouaillais qui trouveront ici un conte breton à écouter ?